

Changement climatique : "On peut parler de possible fin du monde"

LIBÉRATION **ABONNÉS** - LAURE EQUY ET CORALIE SCHAUB - mercredi 03 octobre 2018

Aurélien Barrau, astrophysicien, a enflammé les réseaux sociaux avec un discours lucide et saisissant sur le réchauffement et la responsabilité de l'humanité dans sa propre destruction.

Début septembre, Aurélien Barrau, 45 ans, astrophysicien à l'université Grenoble-Alpes, lançait avec l'actrice Juliette Binoche un appel pour une action politique «ferme et immédiate» face au changement climatique, [signé par 200 personnalités et publié en une du Monde](#). Quelques jours plus tard, invité du [festival Climax](#), à l'[Ecosystème Darwin](#), à Bordeaux, il enfonçait le clou, avec [un discours limpide et percutant](#) qui a enflammé les réseaux sociaux - vu près de 4 millions de fois sur Facebook. Devenu malgré lui une figure médiatique, il souhaite désormais «retourner à ses recherches».

Vous n'êtes ni climatologue ni spécialiste de la biodiversité. Qu'est-ce qui vous a amené à sonner l'alerte sur l'écologie ?

Je n'ai pas de compétence particulière dans ce domaine et je ne masque pas cette ignorance. C'est un cri d'alarme que je pousse en tant que citoyen, en tant que vivant. Mais comme scientifique je sais néanmoins deux choses : d'abord qu'une croissance exponentielle, dans un monde de taille finie, est impossible durablement, et ensuite que si les prédictions climatiques ont pu être un peu aléatoires, elles sont désormais extrêmement fiables. Il est aujourd'hui impossible d'être climatosceptique.

Vous parlez de «crash du système planétaire», d' «atrophie des espaces de vie». Même de «fin du monde»...

En tant qu'astrophysicien, je peux confirmer que la Terre continuera de tourner autour du Soleil. L'expression semble donc exagérée. Mais quelle est la spécificité de notre monde ? C'est cette richesse du vivant, cet équilibre subtil et fragile gagné après des millions d'années d'évolution. Si notre planète se dépeuplait de l'essentiel des vivants, en quoi serait-elle encore miraculeuse, merveilleuse, magique ? En quoi mériterait-elle encore d'être sauvée ? Voilà pourquoi je crois qu'on peut parler de possible fin du monde.

Votre constat rejoint celui du secrétaire général de l'ONU, António Guterres, selon lequel le monde a deux ans pour agir contre le changement climatique sauf à affronter des «conséquences désastreuses». N'est-il pas déjà trop tard ?

Il est trop tard pour que rien de grave n'ait lieu. On le voit déjà : 60 % des populations de vertébrés ont disparu en quarante ans. L'Europe a perdu, en trente ans, plus de 400 millions d'oiseaux et 80 % des insectes volants. Et au niveau humain, on commence déjà à observer des déplacés climatiques et des pandémies.

La catastrophe a déjà lieu. En ce sens, c'est vrai, il est trop tard. Mais ça pourrait être bien pire. Dans un système aussi complexe que la Terre, il y a des paliers. Ce que met en exergue l'ONU, c'est que si on ne fait rien de drastique d'ici quelques années, on passera un palier. Ensuite, même si on est exemplaire, il faudra des temps gigantesques pour inverser la tendance.

Emmanuel Macron sacré «champion de la Terre» à New York, ça vous inspire quoi ?

Si cette récompense consacre une action passée, elle est incompréhensible. L'année 2017 a été la pire de l'histoire en termes de rejets de CO2 et la France a été parmi les mauvais élèves. Nous ne sommes pas sur la bonne voie. En revanche, que Macron ait reçu cette médaille ne me choque pas. Je la vois comme une incitation. Parfois, endosser le costume de super-héros peut vous donner envie de vous comporter comme tel. C'est ce que j'espère : il aurait l'opportunité de rester dans l'histoire comme celui qui a commencé à sauver le monde. Ça serait pas mal, quand même ! A sa place, je me laisserais tenter, je crois !

Lui comme la plupart des dirigeants politiques continuent de vouloir concilier écologie et capitalisme. Est-ce possible ?

Quoi qu'on réponde, on est coincés. Si on répond oui, les altermondialistes n'écoutent plus. Si on dit non, les plus conservateurs, qui veulent faire un effort mais sans remettre en cause les fondements du système, n'écoutent plus non plus. On ne peut pas se permettre de trop restreindre. Tout le monde est d'accord pour dire qu'on ne doit pas envoyer la vie dans le mur. Les autres combats n'ont aucun sens si celui-là est perdu. Commençons par l'action : effondrons les émissions de CO2 et arrêtons d'envahir les espaces naturels. Et on verra bien quel système permet de le faire efficacement ! La vraie question est : pourrions-nous défendre notre bilan dans cinquante ans ? Non. Même si vous êtes ultralibéral, vous ne pourrez jamais expliquer que vous avez décidé de flinguer l'essentiel des vivants parce qu'il fallait gagner deux points de croissance. Cela transcende les divergences d'analyse économique.

A quoi ressemblerait un changement radical de modèle ?

Si on reste prisonniers des indicateurs de l'ancien monde, comme le taux de croissance, on aura forcément l'impression de régresser. L'inflexion drastique qu'on doit engager peut être perçue, au départ, comme une perte de confort ou de liberté. Mais c'est une illusion, ce sont ces indicateurs sclérosés qui sont biaisés car issus d'un système qui est dans l'impasse. Il faut redéfinir notre rapport au vivant, à la Terre, et envisager une décroissance économique qui soit une croissance intellectuelle, culturelle, écologique et humaniste. Une amélioration de la qualité de vie, une ouverture de possibles, un endiguement de la mort des espèces, un partage apaisé des richesses devraient, avec de meilleurs indicateurs, apparaître comme une authentique croissance ! Même si on baisse la production de certains objets techniques.

Depuis votre pétition, avez-vous été contacté par des responsables politiques ?

Oui, et ces conversations m'ont ému. Ces personnes m'ont dit qu'elles étaient conscientes du problème mais ne pouvaient pas faire changer les choses. Je vois deux raisons à cette impuissance. La première, ce sont les lobbys, tout le monde le sait. Nos dirigeants devront oser se fâcher, être braves, affronter de grandes

puissances. Je crois qu'il y a une autre raison, plus subtile : aucun de nos dirigeants n'ayant été élu sur un programme écologiste, ils ne se sentent pas légitimes pour le mettre en œuvre. Il faut un sursaut citoyen. Faisons l'effort de dire, tous, de gauche, de droite, libéraux ou marxistes : «Nous ne voterons plus pour un candidat dont le projet écologique n'est pas clair, assumé et absolument prioritaire.»

Ce sont des dirigeants nationaux qui vous ont contacté ?

Je ne donne pas leur nom, car cela relève de conversations privées. Mais je n'ai pas eu Macron au téléphone, si c'est votre question !

Vous plaidez pour des mesures fortes, quitte à ce qu'elles restreignent nos libertés. A quoi pensez-vous ?

J'ai vu que cela suscite des crispations. On ne va pas instaurer un écofascisme ou un stalinisme vert ! Personne ne veut ça. Mais il ne faut pas se mentir : si l'on consomme moins, il y aura une petite incidence sur un certain type de confort. A l'instant, trois voitures viennent de passer, avec une seule personne dans chacune. Il ne s'agit pas de l'interdire mais il faut que cela devienne rare. Un billet d'avion coûte souvent moins cher qu'un billet de train, c'est incompréhensible. On réplique parfois que la liberté n'est pas négociable. C'est idiot, toute notre vie est conditionnée par des privations de liberté : je ne suis heureusement pas libre d'agresser un passant, ni de ne pas payer mes impôts ou de ne pas scolariser mes enfants. Des tas d'actes sont interdits ou obligatoires, pour le bien commun. Ne doit-on pas considérer la planète - la vie - comme un bien commun ? Dans quelques années, des épisodes caniculaires empêcheront de sortir de chez soi. Le corps ne peut pas rester longtemps à 55 °C. Le réchauffement nous privera de la liberté de sortir, ce n'est pas rien ! Il faut s'imposer de petites restrictions pour éviter une catastrophe *in fine* bien plus liberticide.

Vous vous inquiétez aussi de la disparition des espaces de vie. Cela appelle-t-il des mesures coercitives ?

C'est vrai qu'il ne faut pas parler que du climat. Aujourd'hui, la première cause d'extinction des espèces est la disparition des espaces de vie, les prélèvements excessifs, la pollution. L'expansionnisme humain n'est plus possible. Je n'ai évidemment pas envie que des gens renoncent à se loger décemment. Il faudra juste un peu plus de partage : on ne s'en sortira pas sans une répartition des richesses, des ressources et de l'espace de vie. Par ailleurs, certains pays donnent des droits à des fleuves ou des forêts, qui deviennent des «personnalités juridiques». On pourrait donner des droits à des objets naturels - parcs régionaux, montagnes, populations animales - qui auraient des représentants. On donne bien des droits à des entreprises ! Ce n'est pas infaisable : quand Kennedy a dit qu'on irait sur la Lune, c'était fou ; sept ans après, on y était. La seule question est de savoir si on veut le faire.

Un pays ne peut pas se transformer seul dans le cadre d'une économie mondialisée, dit-on...

Cet argument est irrecevable. On apprend bien à nos enfants que l'irresponsabilité des copains n'est pas une excuse... Pour être concret, l'échéance importante n'est pas la remise du rapport du Giec [*Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat*], dont les conclusions seront catastrophiques. Ni la COP 24 qui ne pourra rien faire, à cause de Trump. Mais le prochain sommet européen : Macron

et Merkel auront un pouvoir de décision et pourraient ouvrir un gigantesque infléchissement écologique de l'axe européen-africain. On ne parlerait plus d'un pays mais de deux continents, ce ne serait plus anecdotique.

Même si la préoccupation écologique infuse dans l'opinion, croyez-vous que celle-ci soit prête à renoncer à son mode de vie ?

Je n'en suis pas sûr... Il semble qu'on choisisse l'effondrement. Mais je crois encore au pari de la vie. Quand les dinosaures ont reçu la météorite, ils ne pouvaient rien y faire. Nous, nous avons les rênes en mains. Certains pensent qu'il y aura, au dernier instant, un miracle technologique. Ce n'est pas raisonnable. Et même si on déménageait sur Mars, il y aurait très peu de «*happy few*» ! En revanche, je crois à un miracle éthique : on sait tous, au fond de nous, que la situation est insensée. On nie la vie en elle-même. L'inaction serait impardonnable : nous avons toute l'information.

Votre discours au festival Climax a eu un écho fort. Mais vous voulez retourner à vos recherches. N'avez-vous pas la responsabilité de porter la parole de cette cause ?

Ce que je vous ai dit à l'instant n'est pas nouveau. Si je vous avais parlé astrophysique, je vous aurais appris des choses, là je n'ai rien dit de très original. C'est mieux que je me retire, d'abord car j'ai une vie, un travail. Il ne faut pas «peopliser» ce sujet : peu importe que ce soit un type aux cheveux longs avec des bracelets au poignet qui l'aborde ! Des personnes bien plus compétentes travaillent sur ces questions, elles ont des solutions clés en main, chiffrées. C'est à elles qu'il faut donner la parole. Pour une raison qui me dépasse, mon message a été écouté. Tant mieux ! Je voudrais maintenant que le passage demeure, mais que le passeur disparaisse.